

Figures étranges...

Cécile Marie : *Ce qui m'a frappé lors de ma première rencontre avec les images de vos dessins, c'est à la fois leur liberté extrême et l'énergie délivrée. Une énergie dans ce que l'on pourrait appeler le travail de la main et de la couleur mais aussi dans votre capacité à laisser apparaître des figures dans leur matière brute, sans censure. Une urgence de l'image se fait sentir. Comment naissent vos images ?*

Béatrice Cussol : La meilleure façon de savoir ce qu'on voit est encore de fermer les yeux.

Soit je les ferme, par exemple aux moments où je joue, ou quand je vais vers le sommeil, soit je les garde bien ouverts pour regarder, longuement parfois, la grande étendue blanche du papier.

Et attention, voici comment naissent les images que je dessine : tout à coup, je fixe quelque chose qui auparavant peut-être flottait, au risque d'en perdre d'autres.

Elles apparaissent comme quelque chose que je n'aurais jamais vu auparavant, et en même temps comme quelque chose que j'aurais déjà vu, quelque chose de familier.

Je crois que ce que je vois est déjà du dessin. Les traits sont là, leurs épaisseurs, moins souvent les couleurs. Son sens, ou plutôt la narration qu'il apporte, vient après ; on peut dire que je dessine quelque chose qui était déjà du dessin auparavant. C'est l'analogie, épidémie au cœur des ressemblances, qui m'aide à voir. Je pense par analogie au quotidien, j'essaie de me censurer le moins possible. Ça se passe comme si je ramassais quotidiennement des déchets de ma pensée, ceux-ci se présentant sous la forme d'images ou plutôt de visions. Mais c'est peut-être encore plus juste de dire que ma manière de dessiner est une de mes façons de penser (et aussi une façon de vivre, du même coup).

En les dessinant, grâce à l'outil et à la matière, je rajoute, c'est sûr, mais pas énormément. Outils et matière aussi rajoutent des choses qui découlent de leurs identités, de leurs caractères propres.

Quand on décide de les regarder, (et c'est sans efforts nécessaires), mes dessins servent à se raconter des histoires inconnues vues en un seul coup d'œil, que l'on peut reconnaître comme siennes, par ressemblance. Ce sont des cadeaux que je veux faire aux gens.

Un dessin naît aussi d'un autre. Ils s'engendrent les uns les autres.

Votre démarche fait écho aux textes de Freud sur le travail du rêve : pour que s'élabore votre dessin, il doit avant tout comme le rêve être soustrait à la censure. Pourtant si vos dessins peuvent évoquer la pensée freudienne par la mobilisation d'intensités plus fortes (condensation), par le déplacement d'intensités psychiques, et par la prise en considération de la figurabilité, ce qui compte avant tout c'est votre économie propre : votre conception de l'espace et de la mise en scène, supports à la narration, à l'objet du désir. Qu'en est-il de ces objets du désir et de leur narration dans vos dessins ?

Je dois penser comme je désire, c'est probable, et dessiner de même.



Faire apparaître un monde : et celui-ci n'existe pas ailleurs que là où on le voit, dans les dessins. J'archive, je sauvegarde en dessinant des images que forme spontanément la pensée. Pour pouvoir retenir ces images avant qu'elles ne disparaissent dans l'oubli, j'ai besoin de moyens techniques et graphiques qui ne nécessitent que très peu de préparation, d'où le papier, le stylo-bille, le marqueur, les encres, les aquarelles. Dans cette urgence, l'efficacité du dessin, la spontanéité du geste m'aident à faire apparaître ce que je vois, à le révéler à autrui.

Je ne connais pas forcément l'histoire que racontent mes dessins, mais je peux me la raconter à chaque fois, autant que n'importe qui, et différemment à chaque fois. Elle n'a d'intérêt que pour le regardeur qui la découvre, qui la dévoile, car il la fait sienne.

Comme dans les rêves, les dessins dévoilent en revolant.

Par l'utilisation d'un répertoire commun, vos dessins peuvent évoquer l'art brut ou les dessins d'aliénés, sans vouloir s'arrêter sur cette conjonction formelle qu'en est-il de votre propre répertoire ? Pourquoi privilégiez-vous la figure humaine ?

Ce sont des images obsessionnelles qui surviennent de mon inconscient. Je dispose d'un héritage qui finalement constitue un matériau au même titre qu'une couleur. De mon répertoire, il est difficile de faire le tour ; je ne le connais pas en totalité moi-même : c'est le monde, avec tout ce que je peux y trouver dont je désire posséder l'image, et ce répertoire est comme indexé dans les livres de collages que je mets à jour régulièrement avec les nouvelles images que je trouve notamment dans les magazines ou par terre, comme on continue jour après jour une broderie.

J'observe tout. Je photographie, je découpe, ou je mémorise. Les petits personnages de la consommation, les jouets, me font rêver à des nouvelles figures ("le petit pâte", la jolie fille sur le paquet de pâtes, le bonhomme Choco BN qui se roule dans la boue, etc.)

Pourquoi est-ce que je privilégie la figure humaine ?

La figure humaine que je déforme, au mieux pour elle, dans mes dessins est un lieu vide que le regardeur peut habiter à sa guise d'une personnalité de son choix, ou de la sienne, s'identifiant, ou peut-être du choix de son inconscient ou de sa mémoire ; un peu comme quand on jouait à la poupée. Je les manipule d'ailleurs comme si elles étaient mes petites poupées, habillage, déshabillage, relations sexuelles entre elles, dialogues inventées, rapports ludiques avec leur corps comme avec la nourriture. J'ai beaucoup d'affection pour mes personnages, ce sont mes copines, elles vivent dans un monde de bonne humeur, tout de même, de manière générale. En guise de piste, la connaissance de soi est déjà une interprétation. Je m'identifie moi-même assez bien à mes petites amies de papier et de trait.

Mes héroïnes sont des sujets, ou plutôt le sujet de mes dessins, dans leur masse, est un "elles" universel, qui cependant m'est propre car il m'a touché en premier. Elles semblent se questionner sur les manières possibles d'habiter son propre corps. Le corps, parfois aussi transparent que les vêtements qui l'habille, est ce qui abrite le sexe et la pensée ; deux façons

de se mettre en rapport avec l'autre. Ce corps, grâce à sa transparence, affiche leur genre, et permet de percevoir leur vagin parfois, visible comme une poche que creuse en elle la ligne en ondulant. Le corps est un moyen d'expression. C'est comme si, pour décliner la proposition connue "on ne naît pas femme" on disait "on ne naît pas corps" : petit à petit, on se crée son identité par des actions matérielles répétées quotidiennement. Dans mes dessins, leur identité est déjà bien dessinée. Le corps, ce lieu hermétiquement fermé (par le trait), est aussi pour elles comme une maison, une cellule de laquelle elles ne sortent pas, dans laquelle elles sont enfermées, mais qui leur sert d'armure ou de protection, dans leur rapport à l'autre figure. Dans la majorité des cas, il s'agit d'une relation entre deux figures. Il s'agit d'ailleurs beaucoup entre elles de pénétration et peu importe l'organe dont il est question. Des filles sont pénétrées par des maisons, des bouches par des cigarettes ou des bras entiers, des dents, des mains dans des sacs, etc. Elles se pénètrent entre elles, c'est-à-dire qu'elles s'invitent les unes chez les autres, elles boisent, elles communiquent. Comme chez Paul Mac Carthy, c'est une pénétration désinvolte et surtout ludique.

Pouvez-vous nous parler de l'importance de vos carnets et des images que vous rassemblez ? Comment réutilisez-vous les signes de notre temps ?

D'abord c'était l'envie de rassembler en un même lieu des images que je découpais dans les journaux ou dans les livres afin de me les approprier, il me semble. Je découpais des images, qui en général, me parlaient d'autre chose que d'elles-mêmes.

Ensuite, j'en ai eu tellement, j'ai eu tellement marre d'en avoir autant sans savoir encore les classer, que je me suis mise à les rassembler dans des livres, les rassemblant par thèmes, sur la surface d'une même page. La page, de front, forme un discours, un propos. Dans le passage d'une image à l'autre, dans cet entre deux, apparaît autre chose. De cette lézarde aussi peut naître autre chose, une image qui n'existait pas dont il m'arrive d'imaginer un dessin.

Mes carnets ou mes livres de collages ont une autonomie, ils ne sont pas uniquement des coulisses de mes dessins ou leur anatomie, même si c'est vrai que l'on retrouve en eux ma mythologie personnelle, l'iconographie de ma pensée visuelle. En se déplaçant d'une image collée à une autre, là aussi une narration peut se faire, qui est plus un petit discours qu'une histoire.

Vous avez un goût certain pour le détournement et jouez avec humour et finesse avec les clichés ou les tabous de notre société, quels sont les artistes qui vous sont proches ?

Paul Mac Carthy, Peter Saul, Sue Williams, la Renaissance française (l'école de Fontainebleau, ou ce qu'on appelle le maniérisme), Elke Krystufek, Philippe Guston, Cindy Sherman, ce qu'on appelle l'art brut, en effet, la spontanéité et la sincérité de ces artistes. Pour les écrivains, j'admire Bernard Lamarche-Vadel, Monique Wittig, Beckett, Sarraute.

Il y a dans vos dessins une jubilation de la couleur, qu'en

est-il de votre rapport à la couleur et à la feuille de dessin avec ses fonds blancs ?

L'énergie dont vous parlez provient peut-être de ce vide du papier quand il est vierge qui est tout puissant parce qu'il peut tout contenir, tout faire apparaître. Tout y est permis, au départ, n'importe quel événement, toute activité ludique ou régressive comme le coloriage dans lequel j'aime me complaire. J'ai un peu l'esprit de contradiction, je dessine sur des grands papiers avec des stylos, des petits feutres ou de fins pinceaux, j'utilise l'aquarelle à la verticale, ou en flaques, sur des grandes surfaces, ce qui est aussi s'amuser avec le cliché de l'aquarelle comme petit paysage distingué. C'est intéressant. Ce qui l'est aussi c'est l'inexistence de hors-champ, la limite visuelle du papier blanc dans lequel flottent mes héroïnes au caractère figural est très faiblement visible par rapport au mur blanc qui est derrière. Rien ne vient trancher par rapport au monde réel, c'est comme si il s'était juste produit un glissement du mur au papier.

Avez-vous déjà utilisé d'autres supports ?

Non... Le papier seul, par goût, par plaisir du toucher, qui rappelle les solitudes de l'enfance, quand on dessine ou qu'on colorie dans son coin. Je préfère les deux dimensions. Mais il m'est arrivé, et j'ai bien envie d'en refaire, cette année, de confectionner des poupées à partir de bouteilles de vin ou d'alcool. Ce sont des poupées burlesques et hors temps, un peu dégueulasses, assez ridicules, aux habits méchamment cousus, qui me font penser aux poupées aide-mémoire que fabriquait Balzac pour ses personnages de la comédie humaine, sauf que les miennes ne se réfèrent à aucun. Elles débarquent du shopping, ou elles fuient. Elles sont elles-mêmes encore une fois.

L'écriture est radicalement absente de vos dessins, vous décidez même de ne pas leur donner de titre. En même temps il y a des crayons ville, des crayons maison, j'ai relevé dans votre premier roman *Merci* certaines phrases en symbioses avec vos dessins ("il va falloir faire une petite toilette à ce petit suppositoire tout rose et sans conséquence, y percer portes et fenêtres pour en faire une maisonnette dans laquelle on pourrait pénétrer, la faire fumer pour la cheminée"), pouvez-vous nous parler de cette identité commune ? Quels liens faites-vous entre votre œuvre plastique et votre œuvre littéraire ?

Ce sont deux pratiques constantes et parallèles mais qui ne se croisent pas. Ce qui les relie notamment est un léger paradoxe : ce que j'écris n'est pas simplement à lire, mais à voir. Le sens des phrases affleure aux bords des yeux comme une image visuelle, ou comme quand surgit, par visions, un souvenir. Alors que les dessins que je peins racontent des histoires.

Je voudrais qu'on entende mon texte avec les yeux autant qu'on le lit avec sa voix intérieure. Par leurs sons, les mots font clignoter des images qui me renvoient à d'autres. C'est ainsi qu'on peut être mené à penser.

Un autre lien : ce sont les personnages qui sont au centre de la pensée du dessin et de la pensée de l'écriture. Plus qu'une énigme, je place au cœur du roman un personnage qui



pense à la direction qu'il va prendre.

L'imperinence, l'humour et le libertinage de vos dessins en font des figures engagées, est-ce important pour vous que vos dessins donnent comme ceux de Brétécher, par exemple un regard sur des questions de société et sur l'identité sexuelle en particulier ?

Oui, il s'agit plus de ma vue que d'un regard sur le droit de chacun d'être qui il veut, avec le sexe qu'il veut, sans obligation pour la femme de rentrer dans le cadre de ce contrat social obligatoire. C'est important car je n'ai pas envie de dire que mes personnages discutent entre elles du féminisme, qu'elles citent peut-être Wittig et disent que "les lesbiennes ne sont pas des femmes", qu'elles parlent de cette mythique indépendance et autonomie du corps lesbien. Elles ne le font pas car mes héroïnes sont sans contexte, elles sont ignorantes de ce qu'il se passe en dehors d'elles-mêmes car il n'y a rien en dehors d'elles-mêmes. La guerre s'est achevée et le monde est allé à sa perte, mais elles, elles continuent, elles se dépassent, elles sont inextricablement absorbées par ce qu'elles font qui est ce qu'elles sont. Simple constatation qui souligne ce détail : elles sont dans une situation d'indépendance, voire d'indifférence au masculin. Mais elles ne disent rien de plus que ça, rien de particulier ni rien d'autre que de montrer cette facilité et bonheur de vivre à l'intérieur de son corps comme dans une maison, ou à l'extérieur de son corps comme dans son jardin. Parce que je n'ai pas envie de dire quoique ce soit, mais de dessiner, mais si je devais dire quelque chose ce serait ça. C'est-à-dire que quand je dessine, je réponds déjà à des questions qu'on pourrait me poser. Je n'ai pas envie de dire mais de montrer quelque chose qui raconte. Tout est déjà dans ce que je fais, parler, c'est autre chose.

Étranges figures...

Essayons tout d'abord de recadrer l'origine de vos dessins. Pouvez-vous nous dire à quoi correspond ce choix du dessin et nous parler de l'origine de votre œuvre ?

Ce que je préférais quand j'étais petite et que je dessinais, c'était de ranger mes feutres. Mon premier dessin dans le genre de ce que je fais aujourd'hui, je viens de le retrouver récemment, c'est un autoportrait, une petite vache bleue avec des pieds chaussés d'escarpins !

Au tout début, le dessin aux Beaux-Arts, c'était par provocation : l'illustration, les dessins pour les contes d'enfants, c'était à bannir... Alors j'ai débarqué avec mes dessins à bannir et je me suis rendu compte que cela me correspondait sacrément. Il fallait que je me débarrasse du minimalisme, j'admirais Carl André, j'étais fascinée par Sol Lewitt, Donald Judd, mais en même temps dès que je voulais faire du minimalisme je racontais des histoires. En fait j'avais besoin de narration, alors j'ai choisi le dessin.

Au tout début, j'ai fait comme des dessins d'enfants, mais quand même je rajoutais des sexes et des objets d'adultes... puis là j'ai pris du plaisir, et ça n'a plus été uniquement de la provocation, et du coup je prenais du plaisir surtout à la narration.

Dans vos dessins, quand vous racontez des histoires ce sont essentiellement des rapports entre des figures, il n'y a pas de décor, pas de paysage, et chaque chose est sexuée, vous avez un amour pour les choses tant dans vos romans que dans vos dessins...

Oui, mes personnages ont un genre et se donnent un genre qu'elles choisissent. J'ai choisi de faire des figures qui ont un genre sexuel. Ce qui m'intéresse, c'est une rencontre : ce sont les figures, les personnages, pas le paysage. Mes caravanes aussi ont l'air d'être des personnages. Les choses sont des sujets au même titre qu'un grand personnage habillé.

Je crois que par rapport à la question de la peinture, il est important de voir comment vous traitez l'espace. Pouvez-vous nous parler de votre propre économie justement par rapport à la question de l'espace, ce grand rectangle blanc dans lequel vous mettez des figures.

Mes personnages sont dans un système de narration. La plupart du temps il y a deux figures et pas d'espace suggéré du tout. L'histoire, elle provient du rapport entre les figures.

Votre espace est blanc, vide, sans décor, sans fond... en même temps une ligne suffit à le construire...

C'est important : il n'y a pas de lieu. Elles apparaissent dans le vide mes figures. Dans mes dessins je suis plus libre que dans l'écriture, et d'ailleurs je me le suis déclaré le jour où je me suis dit que ces dessins avaient l'air de me correspondre énormément, je me suis dit que cela me suffisait. Et surtout, j'ai l'impression que tout est permis dans une surface rectangulaire, et ça suffit largement. Pas besoin d'aller essayer la vidéo, le métal, ou la pâte à modeler. Dans un rectangle tout est permis, avec ça je peux exercer ma liberté pendant des années, je me suis découvert une économie et une ouverture. Dans un rectangle je me suis dit ça suffit, voilà, tout est là.

Je trouve cela merveilleux : en une seule ligne tu peux structurer l'espace, tu as un rectangle blanc de papier, tu fais un trait, et tu as l'impression que tu as affaire à un espace, cela peut être la ligne d'horizon ou le bord du mur.

On retrouve votre goût pour le minimalisme, moins c'est plus, "Less is more", disait Reinhardt...

Oui, mais je ne suis quand même pas minimaliste !

Pourquoi vous qui tenez tant à la narration, vous refusez la présence de titres dans vos dessins ?

Parce que je ne veux pas qu'il y ait de parasitage entre l'écriture et le dessin, pas de texte, pas de titre. Et puis surtout, parce que le titre cela restreint énormément l'imaginaire des gens qui vont regarder. Dès qu'on met un titre, on est guidé, je veux que la personne soit complètement libre face au dessin. Je ne vous parle même pas de *L'origine du monde* !

Eh bien si justement, vous en parlez vous aussi.

Courbet fait voir ce que certaines personnes à une certaine époque ne peuvent pas voir. J'aime le Courbet provocateur (*Le sommeil*), et aussi celui des femmes lesbiennes peut-être,

avec le célèbre tableau des femmes qui dorment (*Les demoiselles des bords de la Seine*). Moi... oui, à part des sacs-à-main château... je montre des choses que tout le monde a vu !

Il y a dans vos dessins, une grande liberté, et une jubilation, un plaisir dans vos figures...

Oui, c'est le bonheur. Elles sont dans le bonheur même si elles ont une jambe en moins, des fois elles ont des problèmes physiques, des handicaps...

Mes figures vivent dans un monde en deux dimensions, et elles sont conscientes – comme mes personnages dans *Merci* sont conscients d'être dans un roman – d'être dans un monde en deux dimensions mais là, ça les aide. Elles sont contentes d'être dans ce monde en deux dimensions, c'est le bonheur... alors que dans le roman ça ne les aide pas à avancer.

Ce bonheur, ces histoires d'amour, ce sont celles de filles, de copines... Votre univers est purement féminin.

Je ne veux pas qu'on dise le contraire...

Continuons sur les histoires d'amour. Dans ma dernière exposition, j'ai fait exprès d'ailleurs, il n'y a que des couples de filles et sauf un seul dessin avec une fille qui porte une belle robe, et une chevelure-sexe rouge. Un des seuls dessins je suppose où on ne voit pas le visage du personnage parce qu'elle fait une révérence : il y a sa longue chevelure rouge et aussi une tour qui fait la gueule et une corde à linge, accrochée à son doigt, et là on voit son sexe, et aussi un petit détail sm, une petite chaînette, un côté un peu *Histoire d'O*. – comme je les aime –, elle doit être servile...

Oui, le fétichisme est un thème récurrent tant dans votre peinture que dans votre écriture.

Le fétichisme... n'est pas subtil dans les dessins, le côté subtil du fétichisme il est dans mon écriture... les corps morcelés, les poils, les focalisations sur des parties du corps, des objets...

*Au-delà du fétichisme, vous traitez le corps d'une manière spécifique. Pour citer un livre dont nous avons eu l'occasion de parler (Lyotard, *Discours figure*), vos figures sont des figures-matrices et la maison est fortement symbolique, vous faites des sacs à main château...*

Mes figures sont des matrices dans plein de sens, matrice au sens où par exemple je fais un dessin et par exemple il y a des formes matrices, et à partir de là par analogie je développe d'autres formes. Mais aussi figures-matrice au sens où chacun peut se faire ses propres histoires à partir des figures proposées.

Est-ce que vous pouvez nous parler de la manière dont les choses s'agencent quand vous dessinez ?

C'est simple, dans le dessin j'ai au bout du compte – mais après il peut en rentrer d'autres – j'ai une sorte de répertoire (mais je n'aime pas ce mot) d'objets. En fait c'est comme une boîte de crayons de couleur : il y a les femmes, les tours, les maisons, les sacs à mains... ainsi que d'autres éléments que je ne connais pas encore car je ne les ai pas encore vus, mais qui demeurent rangés quelque part. Et dans l'écriture j'ai



l'impression que c'est pareil : il y avait monsieur, mademoiselle, la narratrice, le général... et donc entre ces choses il y a une histoire qui se crée par leur rapport – de la même manière que dans les dessins il y a une histoire qui se crée par le rapport des objets – mais en plus parfois les comparaisons, elles ne vont pas chercher plus loin que ce répertoire et je me restreins à ne pas aller chercher ailleurs, pourquoi tout d'un coup comparer avec les aubépines, je m'en fous des aubépines, c'est pas dans mon répertoire, ça c'est Proust, et d'ailleurs dans mon livre il y a la liste des objets du texte, un catalogage. Parfois dans mon roman, j'explique des procédés qui peuvent valoir pour les dessins.

Les associations peuvent venir aussi bien des images que des mots, je fais rimer des choses dans mes dessins.

A la manière de Raymond Roussel, vous intégrez la matérialité des outils à votre disposition, celle des mots, de l'encre, de l'aquarelle, dans votre processus de création ?

Oui, en lisant *La vue*, j'avais la sensation d'écrire comme lui, tel trait, tel mot s'emboîte... Mais plus encore, de dessiner comme lui écrit.

Une figure en amène une autre, un mot en amène un autre, dans mes dessins il y a aussi un processus poétique, et il y a aussi en tout cas quelque chose qui fonctionne comme de la rime.

La plupart du temps ce que je vois entièrement avant de le dessiner c'est le dessin, puis je rajoute, en dessinant avec le stylo à bille je rajoute des éléments que je n'avais pas vus, par exemple une chaîne sur les petites lèvres du sexe...

La technique du dessin est aussi prise en compte ?

Oui, la réalité du dessin est aussi liée à la technique. La technique permet de voir comment ça circule à l'intérieur : l'aquarelle fait apparaître des dégoulinures... le stylo autre chose.

Quand je me suis mise à faire de l'aquarelle j'ai trouvé ça marrant que ça coule et j'en ai profité pour faire des choses qui coulent. Pour le coloriage, je classe mes feutres par couleur et je les prends comme ils viennent et j'essaie de ne pas choisir et je m'amuse énormément – comme quand j'étais petite !

J'aime bien me mettre des règles et puis les suivre.

Qu'en est-il aussi de ce désir d'amasser des images ?

Pour moi je fais de l'écriture, des dessins et des collages, ce sont trois productions non dissociées mais autonomes.

Les collages – comme mes coloriages – c'est un peu comme une broderie que tu peux faire quand tu veux. Un peu comme lorsque tu fais une robe et que tu gardes le point de croix, pour le faire à la veillée.

Avec mes livres de collage, je collecte des images qui me plaisent et après je les agence.

Je découpe des images qui ressemblent à ce que j'ai dans la tête sinon cela ne m'intéresse pas. Une fois découpées, je les reconnais comme étant miennes, elles sont à moi, c'est fini. Après dans mon livre de collage, je leur trouve un emplacement soit parce que je trouve qu'elles sont bien à côté d'une autre, parce que par leur rencontre, par analogie, je

trouve qu'elles font apparaître un petit discours, et du coup, je ne vois plus une narration mais une sorte de discours, comme des petits textes mis en relation, des carnets de réflexions.

Diderot parlait de copulation universelle mais dans votre univers aussi ça copule. C'est un univers visqueux, humide. Un univers qui dégouline, avec des verticales...

Ce que vous dites c'est exactement ce qu'il se passe.

Sinon, ce sont des verticales parce que ce sont des gens qui sont debout ; ça coule... oui, mais c'est l'aquarelle, avant d'utiliser l'aquarelle ça ne coulait pas. Mes corps sont fermés par un trait, et après je mets l'aquarelle comme une flaque.

Au-delà de la technique, vous montrez un univers humide, tant dans vos romans que dans vos dessins...

Oui un univers vaginal.

Quel est l'essence de ce monde féminin, sa spécificité ?

A la fois c'est féminin mais à la fois ce sont des femmes différentes, ce sont vraiment des personnages. Ce n'est pas "La Femme", ce sont des individus. Elles sont souvent reliées soit directement, physiquement, soit par une activité, elles font un truc ensemble, stop, tennis, courses, promènent le caniche, elles promènent leur tampons, ça c'est féminin !

Vous semblez extrêmement castratrice dans vos dessins, il n'y a pas d'homme ?

Je ne suis pas d'accord je castrer personne et j'en ai assez qu'on se trimballe avec des métaphores comme celle du phallus. Simplement il y a une focalisation sur quelque chose et les hommes ils ne sont pas dans la focalisation. Ce n'est pas non plus une sorte de révisionnisme, mais ça y ressemble, en effet. Sous prétexte que je dessine des tours, des rouges à lèvres dressés ou autre, on en revient toujours à cette histoire freudienne du manque de pénis chez la petite fille. Sarah Kofman, dont la théorie m'est agréable, car elle est d'accord avec moi, montre dans *L'énigme de la femme* que la théorie de Freud ça vient de son expérience, à lui, c'est tout, de son expérience personnelle. Et je ne veux pas utiliser des métaphores qui donnent la part belle aux hommes. Ça ne sert à rien, ça n'avance pas, et ce n'est pas intéressant. On va où, là ? Moi je ne manque pas de pénis, et le phallus comme figure de la création ça ne me convient pas. Tout simplement ce sont des métaphores qui ne me regardent pas.

Mais vous en dessinez aussi des phallus ?

Oui, mais j'y suis pour rien si je dessine des rouges à lèvres debout et à côté un rouge à lèvres couché, ou des phares, des tours, et qu'on me dit que c'est une forme phallique, qu'est ce que j'y peux ? Les gens sont libres. Je dessine apparemment pas des phallus, mais des sexes, et de temps à autres certains sont ceux des hommes.

Votre univers est très physique, c'est pas contemplatif...

C'est vrai, c'est physique. Alors que dans l'écriture, j'aime avoir affaire à des personnages contemplatifs enfermés en eux-mêmes et enfermés dans leur chambre ; donc, du même

coup, doublement contemplatif.

Le sexe comme disait Duchamp, c'est bien pour symboliser d'autres trucs comme par exemple des rapports entre les gens. C'est une manière de connaître les gens. Ce qui compte en fait plus que le sexe dans les dessins, c'est surtout le corps, ça parle beaucoup du corps, les habits sont transparents, on voit les corps. De même, la maison pour moi, c'est plutôt un vagin hospitalier, une sorte de corps où on habite.

Si c'est une tour, moi je vois plus un phare qu'un pénis : un phare pour éclairer la mer. Quand j'étais petite je voulais être gardienne de phare ; pour avoir une maison qui symboliserait l'indépendance, j'étais fasciné par les phares avec ce projet d'indépendance en tête ; être là, seule, à combattre les éléments et en même temps à avoir des activités quotidiennes qui seraient importantes comme l'allumage, l'éclairage, et puis le nettoyage du phare et en même temps une liberté pour écrire éventuellement, je trouvais que cela était une vie magnifique, pour moi ça symbolisait l'indépendance et non pas le pénis.

Ces relations entre les corps sont parfois violentes ?

Souvent on me dit que c'est violent mais moi, je reçois et ressens de la douceur. Quand j'enfonce un biceps dans une bouche, je fais ça pour rigoler, ça me faisait penser à la façon dont on fait l'amour sauf que c'est la bouche, et aussi au *fist-fucking* des garçons. Je trouve ça plutôt humoristique, comme des blagues... de l'humour.

Est ce qu'on peut parler de thèmes récurrents dans votre œuvre ? Des grands thèmes que vous souhaiteriez aborder ?

Non, malheureusement, cela me faciliterait la vie... Ah si ! J'en ai trouvé, mais il me reviennent après coup : le thème de l'amour, du travail, de la solitude... c'est un peu mignon tout ça.

C'est en me nourrissant de mon petit répertoire maigre que tout d'un coup je vais voir apparaître un truc qui va faire naître un autre élément mais sinon j'ai pas envie d'aborder quoi que ce soit. C'est après coup qu'on s'aperçoit que le dessin est engagé dans telle ou telle direction.

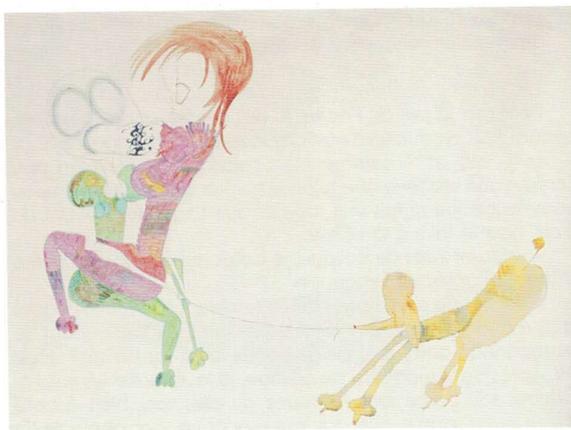
Vous ne vous sentez pas une responsabilité ? Un engagement ?

Si, je me sens un engagement, mais c'est en moi. Le féminisme c'est en moi. J'écris ou je dessine et il arrive que ça ait l'air de parler de quelque chose et c'est complètement le cas, mais je ne me dis pas je vais traiter tel thème sinon c'est fichu, je préfère faire les choses en dessinant, en écrivant. Paul Mac Carthy est engagé aussi, mais on ne peut parler de ça comme d'une politique, puisque ça parle et pense par le médium même.

J'aime Monique Wittig, c'est une femme engagée, et notamment son texte sur le corps lesbien, et la pensée *straight*.

En dehors de Monique Wittig, quels sont vos génies tutélaires ?

Je lis beaucoup de philosophie mais ce dont je me souviens le plus ce sont les contes de mon enfance (*Souricette* etc.). On parlait tout à l'heure d'*Histoire d'O.*, c'est un livre que j'ai



aimé. Un de mes films préférés est *Persona* de Bergman.

J'admire aussi l'écriture de Bernard Lamarche-Vadel et je partage son goût pour l'enfermement. J'aime aussi les mystiques...

En ce qui concerne le grotesque, je partage l'univers de Paul McCarthy.

J'aime aussi le travail de Julia Sher, artiste multimédia, qui se déguise en fliquette rose dans son site securityland... J'aime bien sûr beaucoup Cindy Sherman.

Vous me disiez que vous relisiez souvent Wittgenstein, n'est ce pas un peu contradictoire, par rapport à votre univers ?

Mais non pas du tout, j'aime Carl André, j'aime Wittgenstein... J'aime son style simple et sa logique et en même temps c'est un mystique, il est plein de contradictions qui sont fécondes. Mais je suis trop petite pour parler de lui. Mon préféré, c'est *De la certitude* parce que justement cela n'a rien à voir avec la certitude mais plutôt avec le doute, et moi qui aime lire les biographies, la sienne est fascinante en diversité et en expérimentation. Il est aussi très exigeant avec lui-même, qualité humaine que j'apprécie.

De même chez David, j'aime ses contradictions, la période révolutionnaire en particulier, et surtout ce tableau du jeune homme nu allongé *La mort de Joseph Bara*. De même, regardons ce tableau, *Les licteurs rapportant à Brutus les corps de ses fils*, j'aime beaucoup la boîte à ouvrage au centre...

Merci.

28 mars 2001

